

En vente chez L. CASTEL, Libraire à Montpellier.

- ESSAI D'HÉMATOLOGIE PATHOLOGIQUE, par G. ANDRAL, professeur de pathologie et de thérapeutique générales à la Faculté de médecine de Paris. Un vol. in-8° de 186 pag... 4 fr.
- APPENDICE A TOUS LES TRAITÉS D'ANALYSE CHIMIQUE; Recueil des observations publiées depuis dix ans sur l'analyse qualitative et quantitative, par G. BARRESWIL et SOBRERO. Un vol. in-8° de 547 pages... 7 fr.
- L'ART MÉDICAL OU LES VÉRITABLES MOYENS DE PARVENIR EN MÉDECINE; Poème accompagné de notes, par l'auteur de la Physiologie philosophique (le docteur BLAUD, médecin en chef de l'hôpital de Beaucaire, etc.). Un vol. in-8° de 256 pages... 4 fr.
- ANNUAIRE DE THÉRAPEUTIQUE, DE MATIÈRE MÉDICALE, DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE POUR 1843, contenant le résumé des travaux thérapeutiques et toxicologiques, publiés en 1842, et les formules des médicaments nouveaux, suivi d'un Mémoire sur la digestion, par BOUCHARDAT, pharmacien en chef de l'Hôtel-Dieu. Un vol. in-32..... 1 fr. 25 c.
Année 1841 in-32..... 1 fr. 25 c.
Année 1842 in-32..... 1 fr. 25 c.
- TRAITÉ DES SYPHILIDES OU MALADIES VÉNÉRIENNES DE LA PEAU, précédé de considérations sur la syphilis, son origine, sa nature, etc., par Alph. CAZENAVE, médecin de l'hôpital St.-Louis. Un vol. grand in-8°, accompagné d'un atlas in-f°, contenant 12 planches dessinées d'après nature, gravées et coloriées..... 34 fr.
- SUPPLÉMENT AU TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES, contenant les lésions relatives à la conception, à la grossesse, à l'accouchement et à l'allaitement, par COLOMBAT (de l'Isère). Un vol. in-8°..... 3 fr. 50 c.
Les tomes 1 et 2 ont été publiés en mai 1836. Prix des 3 vol. in-8°..... 17 fr.
- TRAITÉ PRATIQUE DES MALADIES DE L'ENFANCE, fondé sur de nombreuses observations cliniques, par BARRIERE, chirurgien en chef désigné de l'Hôtel-Dieu de Lyon, président de la Société médicale d'émulation. Deux vol. in-8°..... 16 fr.

I. MÉMOIRES ET OBSERVATIONS.

Analyse de la parole pour servir à la théorie de divers cas d'ALALIE et de PARALALIE (de mutisme et d'imperfection du parler) que les Nosologistes ont mal connus.

Leçons tirées du Cours de Physiologie de l'année scolaire 1842-1843,

par le Professeur LORDAT. — (Suite.)

J'ai donné à cette maladie le nom d'*Amnésie Verbale*.

L'*Amnésie*, ou perte du souvenir, désignée dans la Nosologie de SAUVAGES, de CULLEN, de SAGAR, est distinguée en diverses espèces; mais ces Auteurs n'ont point reconnu celle dont je parle. Ils n'ont vu l'*Amnésie* que comme un symptôme de l'*Amentia*, ou de l'imbécillité, ou de la folie. — Ils ont mentionné rapidement une sorte d'oubli causé par des fièvres graves; mais ils l'ont imparfaitement décrit, et je ne trouve pas dans leur courte description les traits de l'espèce sur laquelle j'attire votre attention. Ils n'avaient pas songé à séparer les privations de la parole d'avec la perte de l'intelligence.

Je saisis cette occasion pour vous faire remarquer que ces Nosologistes ont négligé d'autres *Amnésies* dignes de figurer dans le tableau complet des états morbides. Je citerai pour exemple celle où le malade oublie les faits, quoique la raison soit saine; l'oubli symptomatique de la Léthargie, etc. Mais j'aime mieux rappeler ici une sorte d'*Amnésie Historique* que j'ai observée à Pau, chez un homme de 50 ans qui raisonnait très-bien, pa-

raissait jouir d'une bonne santé, et qui perdait le souvenir des événements dans l'espace de vingt-quatre heures. Il était surpris de la mort de Louis XVIII, chaque fois qu'on lui en parlait, s'il y avait un jour d'intervalle entre l'un et l'autre récit.

Une autre Amnésie que vous ne devez ni négliger ni méconnaître, c'est celle qui a lieu à la suite du somnambulisme. — Elle a beaucoup de rapport avec une autre que SENNERT a bien décrite et qu'il croit être l'*Aphonia* d'HIPPOCRATE. — Elle s'observe dans ce que l'on appelle Fausse-attaque qui est assez commune aux vieillards. Lorsqu'on vient à son secours, le malade répond très-bien aux questions, d'une manière courte. Quand l'indisposition est dissipée, il ne se souvient de rien; il a même oublié qu'il avait vu le Médecin et qu'il avait répondu à ses questions.

Vous pensez bien qu'on m'a souvent demandé, et que je me suis souvent demandé à moi-même, s'il était vrai que, dans le lieu de l'agence intellectuelle (1), il y eût une partie où se réservent les souvenirs des sons verbaux, et si des désordres survenus dans cette région rendaient difficile ou impossible la remémoration des mots. — Mais je n'ai rien appris ni senti qui m'aidât à répondre à cette

(1) Il est très-important de ne point confondre ici l'agence, c'est-à-dire le lieu où l'opération intellectuelle s'exécute, avec l'agent intellectuel lui-même. Cette faute serait aussi grave que celle que l'on commettrait si, en tendant jouer un orgue dans une église, par exemple, on ne distinguait pas l'instrument d'avec le Musicien, plus ou moins habile, qui le met en jeu, pour exprimer et communiquer ses pensées.

(H. K.)

question. Un léger nuage douloureux sur le bas du front m'a long-temps incommodé pendant ma maladie et ma convalescence; mais j'ignore si la sensation résidait dans les sinus frontaux, ou si elle occupait la base correspondante du cerveau. D'ailleurs, elle a continué à l'époque où je sentais que l'Amnésie s'affaiblissait. — Un fait de ce genre n'est pas assez significatif pour en tirer une induction.

La maladie n'était pas simplement un oubli des mots et un oubli du sens des mots présents, mais encore une suggestion instinctive de sons mal connus mais mal employés. — Il n'y avait pas seulement Amnésie, mais encore ce que j'appellerais *Paramnésie*, si vous me le permettiez, c'est-à-dire un usage vicieux de sons connus et rappelés. Ainsi, quand j'avais intention de demander un livre, je prononçais le nom d'un *mouchoir*. — Il est vrai qu'immédiatement après avoir proféré ce mot, je le rétractais et je sentais qu'il en fallait un autre. — Dans des exemples de maladies de ce genre, je citerai des personnes qui étaient plus malheureuses, et qui ne sentaient pas que le mot employé n'était pas le vrai.

Un autre mode de *Paramnésie* consistait à intervertir les lettres des syllabes d'un mot composé que je venais de retrouver: par exemple, pour *raisin*, je demandais du *sairin*; pour dire *Musulman*, j'avais du penchant à dire *Sumulman*.

Je vous prie de remarquer, en passant, que l'Amnésie Verbale et la *Paramnésie* qui peut l'accompagner sont des preuves contre l'hypothèse de DE BROSSES, qui prétendait que les noms des choses étaient la ressem-

pour parler
seul,

phon

blance naturelle et nécessaire de ces choses. Comme dans la maladie dont il est question il y a facilité à parler toutes les fois que le mot est présent à la mémoire, le malade devrait pouvoir tout nommer par première imposition. Qu'il eût oublié les désinances, les éléments phoniques surajoutés, cela serait dans l'ordre; mais il devrait pouvoir créer les mots radicaux, puisqu'ils découleraient d'une relation nécessaire entre la chose et le son nominal. — Rien de tout cela n'arrive. Le malade est atteint d'*Alalie*, et d'*Alalie* purement amnésique, sans paralysie ni imbécillité.

Je vous ai dit que les deux premières fonctions *transmissionnaires*, 1^o la *circonscription*, et 2^o le *développement*, me paraissaient purement mentales, tandis que les suivantes exigeaient l'exercice de la Force Vitale. — Je me fonde sur ce que j'ai éprouvé en moi dans l'exercice de ces fonctions respectives. La circonscription des pensées, les combinaisons des idées, faites avec méditation, ne m'ont jamais fatigué dans ma convalescence; mais le travail pénible, le labeur est venu quand il a fallu essayer de lire, de parler, d'écrire. Pour tout cela, il fallait corporifier dans mon esprit toutes les idées; par conséquent exercer la mémoire, rappeler présentes les idées des sons: cela n'a pu se faire qu'avec des efforts qui m'ont long-temps fatigué et qui n'ont jamais cessé de me coûter.

Pour fixer quelque temps votre attention sur la corporification des éléments de la pensée, sur la conservation des idées des sons et sur leur remémoration, je vous ai entretenus de l'*Amnésie Verbale*, dans laquelle le dérangement de ces fonctions a pu vous donner une idée

de ces opérations où il y a concours du Sens Intime et de la Force Vitale.

Entre divers exemples qui étaient à ma disposition, j'ai préféré celui qui se rapporte à la maladie que j'ai éprouvée moi-même: d'abord, c'est une de celles où l'état morbide a été le plus simple. Ensuite, vous pensez bien que ce cas est celui que j'ai le mieux connu, puisque, étant observateur et sujet, j'ai pu m'examiner autant par l'intuition que par l'exploration.

Parmi les faits d'*Amnésie* que j'ai recueillis, il en est peu où la maladie soit sans complication: le plus souvent l'oubli s'accompagne de viciations d'autres fonctions. — Il arrive fréquemment que l'*Amnésie* est venue à la suite d'une maladie fluxionnaire, et que la substance cérébrale en est altérée. Mais pour que vous soyez sûrs de la réalité de l'*Amnésie Verbale* simple, permettez-moi de vous lire deux Observations que je trouve parmi mes notes.

Etant à Nîmes, en octobre 1827, M. *PLEINDOUX*, fils aîné, me pria d'aller voir une Dame de 50 à 55 ans, qui, après avoir éprouvé ce que l'on appelle ordinairement une Fausse-attaque, était tombée dans une difficulté de parler, quoique l'intelligence parût intacte. — Je reconnus, en effet, l'*Amnésie du langage*. Madame entreprenait une phrase, et après un ou deux mots elle était obligée de s'arrêter, laissant apercevoir que son idée était complète, mais qu'elle n'avait pas à sa disposition les mots dont elle avait besoin. Elle était surprise de son état. Je cherchai à lui faire comprendre en quoi consistait son infirmité. Elle parut extrêmement satisfaite de mon explication. Nous nous trouvâmes d'excel-

lents amis, parce que nous nous devinions mutuellement. Je ne l'ai plus revue, et je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

Un jour, M. MOULINIER, Peintre-paysagiste distingué, dont un des ouvrages a été mis au Grand Musée par M. FABRE, qu'on n'accusera pas d'être flatteur, fut atteint, trois ou quatre ans avant sa mort, d'une Amnésie Verbale subite et simple qui ne dura qu'environ trente-six heures. Un de ses amis l'avait prié de venir dessiner la vue d'un site agréable qu'il apercevait de ses fenêtres. L'Artiste se rendit à la campagne et y coucha dans la maison de cet ami. Il déjeûna légèrement avec du pain et une orange, et il se rendit au lieu choisi. — Il se mit promptement à l'ouvrage. Il était en plein air, sous le soleil, muni d'un grand chapeau. En dessinant, il eut besoin de donner un ordre à un domestique qui était à sa portée; il s'aperçoit qu'il a perdu le nom de cet individu, il fait un cri, et quand il veut exprimer l'ordre, il voit qu'il n'a pas un mot à sa disposition. Cette découverte l'étonne et l'épouvante. Il se trouble; il revient à la maison. Cependant il n'éprouve aucune sensation insolite, aucune faiblesse. Il veut rentrer en ville et se trouver dans sa famille. On l'accompagne. Je suis appelé. Je le trouve dans son lit, surpris, impatient, plein de dépit. Il ne peut pas dire un mot. Je le questionne: il me fait entendre qu'il se porte parfaitement, à ce symptôme près. Je lui explique la nature de sa mutité; il répond par signes que c'est absolument cela. M. KÜHNHOLTZ, M. le Docteur MOULINIER, fils du malade et moi nous nous décidons à le saigner, sans être bien convaincus que ce remède soit utile, puisqu'il n'y avait pas un seul symp-

tôme de plus, mais seulement par respect humain. L'état reste le même tout le lendemain jusqu'au soir. Dans la nuit suivante, il parle avec un peu d'embarras. Le jour suivant, je vais le voir. Il put me raconter tout ce qui lui était arrivé et toutes les idées qu'il avait eues. Le parler n'était pas encore tout-à-fait net; mais bientôt tout eut disparu.

L'Amnésie Verbale de M. Auguste BROUSSONNET n'avait pas cette simplicité; elle provenait d'une congestion de sang à la tête, survenue à la suite d'une longue hémorrhagie nasale. La congestion avait donné lieu à une chute des mouvements volontaires et à une perte de connaissance, de manière que l'accident avait été considéré comme une attaque d'Apoplexie. — L'Amnésie ne fut pas complète. On a dit qu'il n'avait perdu que les noms substantifs. Il n'en est rien. Je n'ai pas pu voir dans la conversation que les mots perdus ni les mots conservés appartenissent à des catégories grammaticales. Il est à croire que les mots les plus usuels venaient plus facilement, et que les mots scientifiques, ceux dont on se sert rarement, demeuraient dans l'oubli.

J'ai aperçu plusieurs différences notables entre cette maladie et la mienne.

1^o Il y avait Paramnésie incorrigible. Le malade employait obstinément des mots qui n'avaient aucun rapport avec les mots propres. Le temps passé, le temps à venir, quelle qu'en fût la durée, quelle qu'en fût l'époque, était toujours désigné par l'expression ce soir. Il comptait être guéri à la fin du printemps prochain. Il me parlait donc de sa guérison pour ce soir. Il s'apercevait sans doute que je ne savais pas ce qu'il me disait; il prit

le parti de s'emparer d'un almanach, et de m'indiquer le milieu de mai, en me répétant *ce soir*.

2° Il voulait me parler d'une Dame et de sa charmante Demoiselle qu'il connaissait beaucoup, et je restai long-temps à le deviner, parce qu'il ne put trouver d'autre titre que les *juments*, sans s'apercevoir de l'incohérence entre la dénomination et l'objet, et sans être en état de rétracter ce langage.

3° Il y avait chez lui, dans l'articulation des mots, une imperfection qui ne s'est jamais trouvée dans ma maladie. Il ne pouvait pas prononcer certain d'entre eux qu'il entendait très-bien. L'imitation lui en était impossible. — Ainsi, il ne put jamais prononcer le nom de sa fille *Berzi*. Il en prononçait les lettres séparément, d'après mon invitation; mais la composition du mot était pour lui trop difficile. — Il n'y a rien eu de pareil chez moi à aucune époque de ma maladie, ni de ma convalescence. Quel que fût un mot prononcé en ma présence, j'étais toujours en état de l'imiter sur-le-champ.

4° J'ai vu plusieurs fois M. BROUSSONNET dans le cours de sa maladie. Je remarquai que les symptômes étaient toujours les mêmes, et que son état était stationnaire. — J'eus lieu de me féliciter de bonne heure sous ce rapport. La lenteur de mes progrès m'impatientait; mais je trouvais une consolation dans la différence que je voyais entre mes améliorations successives et cette immobilité.

Comme je me sentais toujours loin de l'état normal, je disais que ma convalescence était une asymptote par rapport à la santé. Mais, enfin, la maladie d'Auguste BROUSSONNET s'était terminée; après moins d'un an, par

une Apoplexie mortelle, tandis que la mienne prenait une autre direction.

Je ne dirai rien du mécontentement et de l'improbation qu'il montrait contre toutes les productions d'Histoire Naturelle de son temps. L'impossibilité où il était de spécifier les diverses censures qu'il voulait exercer sur les ouvrages récents, donnait à son langage une forme dure, sauvage et injuste, que son esprit n'aurait certainement pas acceptée, si le malade avait connu la valeur des mots qui sortaient de sa bouche. — Un jour il s'était fait faire un rapport des journaux scientifiques, des brochures, des livres qu'il avait reçus depuis sa maladie. Il voulait m'en parler, mais je ne pus pas comprendre ce qu'il disait. Il avait répété plusieurs fois le mot *bête*. Impatienté, il me conduisit par la main jusqu'à l'endroit où ces productions étaient empilées, et il se met à dire à plusieurs reprises: *bête, bête, bête...* Notez que les auteurs avaient déjà de la célébrité, et plusieurs en ont eu bien davantage dans la suite; en un mot, parmi ces auteurs se trouvait CUVIER.

Je pense que l'Amnésie Verbale d'un curé de Saint-Guillen-le-Désert, très-connu dans cette contrée, fut accompagnée d'une *Paramnésie* aussi *inintelligente* que celle d'A. BROUSSONNET. Très-long-temps avant ma maladie, j'avais été appelé à Saint-Guillen pour aller voir cet Ecclésiastique qu'on disait atteint d'Apoplexie. Cet homme avait depuis long-temps renoncé aux fonctions sacerdotales, et il cultivait son bien rural. Je ne me souviens plus des premiers symptômes qui engagèrent les domestiques à demander le Médecin. Celui-ci, vieux praticien d'un bourg voisin, ami du malade, s'installa

chez lui. — Quand j'arrivai, le prétendu apoplectique était assis sur son lit, très-éveillé; il me reçut d'un air gracieux et ouvert. Il sembla s'occuper plus de moi que de lui. J'étais venu à cheval; le temps était mauvais. Il fit des signes pour faire entendre qu'il fallait d'abord me réchauffer et me faire dîner. Ce langage, tout muet qu'il était, fut assez significatif pour que tout le monde se mit en mouvement et obéit. Mais il voulait donner un autre ordre que personne ne comprenait. Il montrait son impatience par deux mots très-vigoureux, dont l'un était *i*, et l'autre le juron le plus énergique de notre langue, qui commence par une *f*, et que nos Dictionnaires n'ont jamais osé écrire. — Ces cris furent répétés un grand nombre de fois... jusqu'à ce qu'on eût deviné son intention, qui était qu'on soignât mon cheval. — Dans la suite de ma visite, je vis que ses impatiences et ses contrariétés s'exprimaient toujours par ces deux interjections. — Comme il était homme d'esprit et prêtre, je pensai qu'il ignorait la valeur des termes qu'il prononçait.

Cette maladie était nouvelle pour moi. Mon vieux confrère ne la connaissait pas davantage. Nous fûmes prudents, et le malade se trouva mieux peu à peu. — Quand je fus atteint, et que je pus avoir une idée des maladies de ce genre, je priai M. le Curé de venir me voir. Il jouissait d'une bonne santé; il avait perdu presque l'usage de la langue française, mais il disait tout ce qu'il voulait en languedocien; cependant il traînait assez la parole pour qu'il fût permis de penser qu'il y avait eu quelque degré de paralysie linguale. Rien de semblable ne se passait chez moi. Au reste, il n'avait

pas lu depuis son accident, et il n'avait eu lieu de parler qu'avec ses domestiques et avec les paysans.

Avant de quitter cette matière, je vous prie de remarquer un certain degré d'Amnésie que vous aurez souvent occasion d'observer et qui n'a point de nom en français. Voici ce dont il s'agit. Il est des individus chez qui la remémoration est tardive au point de rendre le parler extrêmement pénible. Un mot dont ils ont besoin ne vient pas. S'ils s'arrêtent pour l'attendre, la phrase interrompue devient inintelligible : comme nous l'avons vu, M. le docteur CARLE et moi, chez un goutteux dont la goutte est devenue anormale. La plupart des personnes atteintes de cette paresse de la mémoire, aiment mieux mettre à la place du mot oublié, un mot indéterminé postiche, qui sert à tout, parce qu'il remplit la phrase actuelle. Cela est bon pour la forme symétrique de la proposition; mais l'auditeur ne la trouve pas plus claire qu'elle n'aurait été, si le malade avait conservé la *faculté*.

MONTESQUIEU était atteint de cette impotence remémorative. Les noms propres, les noms appellatifs moins usités que d'autres, se présentaient difficilement chez lui dans la conversation. *Chose* était sa cheville habituelle. Mad^e GEOFFRIN l'appelait le *Président Chose*. « Le Marquis DE CRÉQUY dit : Mad^e GEOFFRIN racontait qu'en arrivant un jour de Versailles, et lui rapportant je ne sais quelle nouvelle, il avait dit chez elle, en présence de M. le Contrôleur Général : *Oh ! la chose est certaine, en vérité; car je la tiens directement de la grande Chose qui la tenait apparemment du vieux Chose... allons donc l'ancien précepteur du...* »

» Chose, — et c'était du Cardinal DE FLEURY, Précepteur
du Roi, qu'il entendait parler. »

Les Grecs avaient dans leur langue un mot qui pourrait servir pour exprimer ce vice de parler, et qui peut-être servait à cet usage : ce mot est *Bradylogie*. Nos Grammairiens le traduisent par ceux-ci : *lenteur à s'exprimer*.

— Etymologiquement, il peut signifier aussi : *lenteur à penser*; mais comme les Grecs avaient aussi le mot *Bradynois*, qui ne peut signifier que *lenteur de la pensée*, il est à croire que l'autre était employé à désigner proprement la lenteur de la parole. — Nous aurions besoin d'une expression commode pour rendre l'infirmité dont je parle; infirmité qui a son origine dans la lenteur de la remémoration. Je ne doute pas qu'on n'enrichisse bientôt cette partie de la Nosologie, maintenant que l'on a donné une si grande impulsion vers l'*Hellénisme*.

C'en est assez pour la quatrième fonction; occupons-nous de la cinquième.

V. *Exercice des mouvements synergiques pour articuler les sons vocaux, acquisition et conservation de leur habitude en puissance, et aptitude à les reproduire promptement à volonté.* — Ces actes sont nombreux; mais ils sont si étroitement liés entre eux, que l'absence de l'un rendrait le résultat nul.

A l'exemple de DE BROSSES et d'autres Auteurs, l'expression *sons vocaux* n'est pas employée seulement pour les cris du larynx qui forment la voix : nous donnerons collectivement ce nom à tous les bruits opérés par les organes qui contribuent à exercer la Parole. — En supposant que, pour exprimer des idées, il s'agisse de bruits faits avec la bouche auxquels l'action laryngée ne

participe point, comme quand un homme atteint d'aphonie parle *mussitando*, nous croyons pouvoir appeler ces bruits *sons vocaux*, sans qu'on y trouve à redire.

Les organes de la Parole ne sont pas très-nombreux; mais les actions et par conséquent les sons qu'ils peuvent produire le sont beaucoup, si l'on fait attention à ceux qui appartiennent à toutes les langues connues.

1° Tous les organes de la respiration et le larynx produisent le bruit.

2° La cavité buccale, différemment configurée, donne à ces bruits des *voyelles*.

3° Le voile du palais est une écluse qui dirige le vent du larynx à volonté, soit pour le faire sortir entièrement par la bouche, soit pour le diviser en partie par la bouche et en partie par le nez : d'où des sons *buccaux* et des sons *nasaux*, dont tous les bruits vocaux sont susceptibles.

4° La langue exerçant différents mouvements avec diverses régions du palais, ou avec les dents;... et les lèvres se mouvant l'une contre l'autre, ou contre les dents, fournissent des modifications données aux bruits. Les sons portent les noms de *lettres linguales, palatales, dentales, labiales*, selon les organes qui les ont produites.

5° Lorsque le son est une consonne et qu'il peut se continuer et se faire entendre sans interruption tant que l'haleine en fournit, il s'appelle *lettre liquide* : telles sont *R, Z, J, V*. — Il est douteux que l'*L* soit réellement liquide. — Les *chuintantes* sont celles qui se préparent *mussitando* au moyen d'un son désigné par cette onomatopée, telles que *Ch, S, F*. — Les *éruptives*

sont celles où l'air est retenu un instant par un obstacle, et où le son se fait entendre par l'acte de la cessation de cet obstacle : *K, D, T, B, P.* — L'aspiration *H* n'est point éruptive, mais non plus elle n'est pas liquide.

Le mécanisme de la Parole, l'explication de la voix, de ses variations, de chaque son en particulier, ou de chaque lettre, comme on le dit par une métonymie dont vous connaissez la source, sont un sujet de Physiologie d'une grande importance. Quand j'emploierais un Cours entier à cette matière, je ne croirais pas avoir perdu mon temps. J'ai professé ouvertement mon estime pour cette étude, que je vous ai dit être essentiellement pratique. Je suis toujours étonné que M. RICHERAND l'ait taxée d'inutilité. On m'a pourtant dit qu'il avait plus de raisons qu'un autre pour s'en occuper. Son insuccès n'était pas une raison pour négliger une Physiologie, une Pathologie et une Thérapeutique qui ont été utiles à d'autres. — On dirait qu'il en a été détourné par la crainte du ridicule. « Si cette connaissance, dit-il, avait un but, » directement utile, on pourrait expliquer le mécanisme » de la prononciation de chaque lettre de l'alphabet, au » risque de fournir une nouvelle scène au *Bourgeois* » *Gentilhomme.* »

Si je passe rapidement sur cet objet de Physiologie, ce n'est certainement point par des motifs pareils. Ceux qui me guident sont les suivants : la théorie de la voix a été étudiée avec le plus grand soin par divers auteurs, et en dernier lieu par M. MULLER ; — celle de chaque son a été portée à un haut degré par Conrad AMMAN et par HALLER. Il est peu de Traités de Physiologie plus récents, où l'on ne trouve ce qu'il y a de plus substantiel sur ce

mécanisme. — Quand vous m'honorez de votre présence, je voudrais vous récompenser de votre confiance ; et ce ne serait pas remplir ce but, si je vous entretenais de choses que vous avez lues, ou que vous pouvez lire, sans vous éloigner de votre feu. — Je vise à porter votre attention sur des faits inaperçus, sur des conclusions qu'on n'en a pas tirées, sur des applications pratiques auxquelles on n'a pas songé. — Ainsi, quand je me dispense de vous présenter des idées élémentaires qui sont des matières d'examen, vous devez voir que ce n'est point par paresse.

Je viens de vous entretenir d'un objet pratique de la plus grande importance, en vous faisant connaître une sorte d'Alalie provenant de l'oubli des mots, quoique l'entendement soit tout-à-fait sain ; maladie qui n'avait pas encore été convenablement analysée, caractérisée, expliquée. — Il est d'autres sortes d'Alalies qui n'ont pas été mieux connues, et dont la nature ne peut pas être conçue autrement que par nos principes relatifs à la duplicité du Dynamisme Humain. Les Alalies dont je veux parler ne sont ni par oubli, ni par Paralyse.

Avant d'aller plus loin, voyons ce qui s'est passé dans notre système musculaire, lorsque nous avons appris à parler.

Il existe dans les organes de la Parole un penchant imitatif qui nous porte à répéter des sons que nous avons entendus, et particulièrement quand ces sons sortent de la bouche de nos semblables. Notre instinct a donc quelques rapports, sous ce point de vue, avec celui de quelques oiseaux. Ainsi nous avons bégayé des mots avant d'avoir eu la volonté explicite de les prononcer.

V. Kempelen ?

Les premières imitations ont été imparfaites, incomplètes, tronquées; l'exercice les a rapprochées chaque jour du modèle. — D'ailleurs les idées se multipliaient; — chaque idée s'attachait à un son; — les phrases entendues nous instruisaient et nous accoutumaient à la fois à penser, à connaître les noms des idées, et à préférer ces noms, de manière à nous mettre en état de revêtir de sons pareils les pensées qui ont pu nous venir, et que nous avons eu l'intention d'émettre.

L'étude des progrès du parler des enfants peut nous être instructive, pour nous rendre en quelque sorte témoins des premiers exercices gymnastiques et de l'intelligence, et des muscles verbaux. — En passant, il m'a paru que les premières paroles d'un enfant expriment des idées concrètes. La pensée est déjà toute entière, et il veut la rendre, lorsqu'il n'est pas encore capable d'exprimer les idées abstraites qui lient les concrètes; il en résulte que les récits sont inintelligibles, parce que les relations des objets sensibles ne sont pas nommés. — Il y a vingt ans que je fus frappé de la manière dont un bel enfant de deux ans, que je caressais souvent, vint me raconter un fait qui l'avait frappé, et dont il voulait que j'eusse connaissance sans doute, afin que j'en pusse jouir aussi bien que lui. Il venait de l'Esplanade, lieu de la scène. Il était dans l'enchantement. Il ne parlait encore que la langue de sa nourrice. Il me tend les bras, et je le vois empressé de faire son histoire. Il me balbutie les mots : *chameau*, ... *Esplanade*, ... *l'homme*, ... *singe*, *pampam*. — Il dit tout cela avec labeur, mais avec vivacité. Il y avait en une action : l'historien était trop ému pour avoir envie de raconter

des choses indifférentes. Quelque gentillesse du singe, l'exercice du quadrupède, quelque coup asséné par le maître devait avoir été un événement pour mon petit témoin. L'enfant avait donc dans sa tête la liaison abstraite du lieu, des acteurs; et cette liaison était la seule chose dont il ne connaissait pas le nom.

A mesure que la prononciation des mots exerçait les organes, les synergies devenaient plus précises, plus faciles, plus promptes. — Les lectures favorisaient ces synergies : je ne parle pas seulement des lectures articulées, ce qui n'aurait pas besoin d'être dit, mais des lectures mentales. Car, vous devez-vous souvenir du principe des *mouvements intentionnels* commandés par l'intelligence, et imprimés malgré l'immobilité (1).

(La suite au prochain numéro.)

Note sur l'emploi du *Datura Stramonium* dans le traitement des hallucinations,

Par le Professeur H. RICH, médecin en chef de l'asile public des aliénés.

Je n'ai jamais cru beaucoup à l'efficacité des moyens pharmaceutiques, dans le traitement des aliénations

(1) Qu'on ne s'y méprenne pas : l'Auteur veut parler ici de l'intention d'un mouvement musculaire, et de la combinaison simultanée ou successive d'intentions de mouvements du même genre, exerçant une grande influence sur le perfectionnement des fonctions des muscles, par l'effet d'une sorte d'apprentissage purement intellectuel, puisque, sous le rapport matériel, ces organes sont alors dans la plus parfaite inaction.

(H. K.)